

Les chiens aboient, le film passe

Autor(en): **Adate, Vincent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2000)**

Heft 12

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-932620>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les chiens aboient, le film passe

Les surréalistes en musique, c'est encore plus... surréaliste! Pour faire la fête à Luis Buñuel, qui aurait eu cent ans en l'an 2000, Passion Cinéma va faire aboyer «Un chien andalou» via le «Concerto grosso pour chiens solistes avec orchestre à cordes» de Mauricio Kagel. A Neuchâtel et à la Chaux-de-Fonds.

Par Vincent Adatte

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la musique a toujours été liée au cinéma, ne serait-ce que pour couvrir le vacarme du projecteur qui, à l'origine, partageait le même espace que les spectateurs. Certains grands compositeurs (disons ceux qui n'étaient pas trop coincés) ont très vite fait leurs délices de la rencontre inédite entre ces deux arts de la durée – images en mouvement / mouvement de la musique.

Muet mais très musical

Paradoxalement, le muet a été une sorte d'âge d'or de l'expérimentation «ciné-musicale», surtout dans les années vingt. De ce concert d'associations audacieuses, les films surréalistes auraient dû être partie prenante, tant ils appelaient une mise en musique échappant aux démons déjà familiers de la redondance ou de la bête illustration. Hélas, ils ne furent pas assez nombreux pour faire école: entre 1924 et 1928, il n'y eut guère que trois films authentiquement surréalistes et personne pour les mettre en musique, à l'exception notable d'Erik Satie qui a fait son miel du délirant «Entr'acte» (1924) de René Clair!

Cinquante-quatre ans après la réactualisation du «Chien andalou» (1928), le compositeur argentin Mauricio Kagel (né en 1931) démontre que le premier film de Buñuel (co-réalisé par Dali) se prêtait (et se prête encore) au traitement musical le plus contemporain. Ce

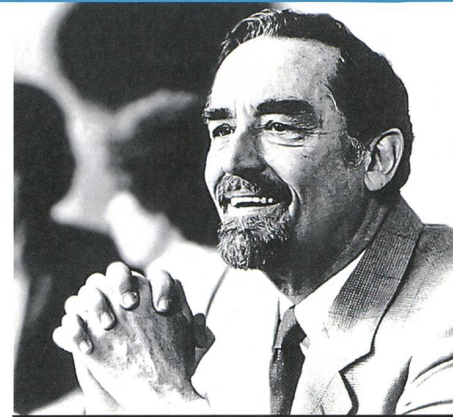
dernier contribue à réaliser, certes *a posteriori*, le vœu cher à Antonin Artaud¹: «Le cinéma surréaliste doit être à même de faire éclater la conscience et dégager l'obscur de l'être de la pensée claire qui lui fait écran!» C'est autour de cette performance que Passion Cinéma et l'Opéra décentralisé de Neuchâtel ont bâti deux soirées exceptionnelles au cours desquelles le «pianiste-performer» Luk Vaes, accompagné de l'European Festival Orchestra (constitué de dix-huit musiciens de réputation internationale) dirigé par Valentin Reymond, interprétera les partitions «fantasques et fourbes» des quelques chefs-d'œuvre que compte le cinéma muet surréaliste.

Programme

Tant les cinéphiles que les mélomanes (s'ils sont prêts à tout...) pourront d'abord découvrir «La coquille et le clergyman» (encore sous réserve) co-réalisé en 1924 par Antonin Artaud et Germaine Dulac, considéré comme le premier film surréaliste jamais tourné. Puis suivra «Entr'acte» de René Clair, conçu à l'origine pour être projeté durant l'entracte du ballet dadaïste «Relâche» de Picabia et Satie. En deuxième partie, l'European Festival Orchestra jouera, sur les images inoubliables du «Chien andalou», la partition composée entre 1981 et 1982 par Kagel. Celui-ci avait alors donné suite à une demande de la Télévision suisse allemande. Renouant «avec l'ironie nécessaire pour aboutir à une dramaturgie musicale surréaliste», Kagel a pris très au sérieux le «toutou» du titre, «en faisant entendre, accompagnées par des cordes, trois voix de chiens différentes: soprano, baryton, basse». Ce ciné-nocturne musical s'achèvera avec «MM51» une pièce «émotive» composée en 1977 qui donne à voir un montage d'images du «Nosferatu» (1921) de Murnau et à entendre un étrange métronome géant et son pianiste, le tout ourdi bien évidemment par l'inimitable Kagel. ■

1. Poète, acteur, homme de théâtre et scénariste français (1896-1948).

«Buñuel/Kagel». Au cinéma Les Arcades à Neuchâtel, le mercredi 30 août à 20 h 30. Au cinéma Plaza à La Chaux-de-Fonds, le jeudi 31 août à 20 h 30. Renseignements: 032 721 12 52.



Vittorio Gassman, l'acteur total

Par Norbert Creutz

Après Marcello Mastroianni, c'est l'autre géant du cinéma italien de l'après-guerre, son seul concurrent sur la scène internationale, qui s'en est allé le 29 juin dernier. Après le choucou, le mal-aimé, le *mattatore* (le m'as-tu-vu) comme le surnommaient tout de même affectueusement ses compatriotes, car de ce potentiel d'antipathie, Gassman avait intelligemment su faire son principal allié.

Ses origines autrichiennes (par son père), son profil d'aigle et sa stature athlétique auront été aussi bien un atout qu'un handicap pour le comédien, né à Gênes en 1922. Même si sa première passion était le théâtre, le jeune Gassman ne pouvait échapper à un cinéma qui faisait peau neuve au sortir de la guerre. Hélas pour lui, on ne le voit ni en voleur de bicyclette ni en pêcheur sicilien. Dès lors, c'est un cinéma plus commercial qui s'empare d'abord de lui et le propulse héros romantique ou méchant séducteur. De manière significative, des quatre protagonistes de «Riz amer» («Riso amaro» de Giuseppe De Santis, 1948), c'est lui qui incarne la tendance mélodramatique d'un film par ailleurs néo-réaliste.

Un crochet par Hollywood n'arrange rien. C'est alors qu'arrive Mario Monicelli, qui lui propose d'être l'un des voleurs minables du «Pigeon» («I soliti ignoti», 1958): la grande comédie italienne est née et Gassman en sera désormais l'un des protagonistes, aux côtés d'Alberto Sordi, Ugo Tognazzi et Nino Manfredi. Alors que Visconti, Fellini ou Antonioni le dédaignent, les réalisateurs qui fondent sa renommée s'appellent Monicelli, Risi et Scola. C'est surtout Dino Risi qui, en une quinzaine de films, définit le personnage: grande gueule, macho, avec une fêlure secrète, il est le pathétique «Fanfaron» («Il sorpasso», 1962), l'arrogant industriel d'«Au nom du peuple italien» («In nome del popolo italiano», 1971), l'aveugle obsédé de «Parfum de femme» («Profumo di donna», 1974), le schizophrène d'«Ames perdues» («Anima persa», 1976).

Sur le tard, le cinéma d'auteur international (Altman, Resnais, Delvaux, Zanussi) s'intéresse à lui. Absent de nos écrans depuis «La famille» d'Ettore Scola («La famiglia», 1987), il nous a privé de son déclin, qui se confond avec les derniers feux de la comédie italienne. Dommage. Avec sa disparition, c'est une page du cinéma mondial qui se tourne et qu'il convient à présent de ne pas oublier. ■

«Un chien andalou» de Luis Buñuel

